

LA NATION

journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro: 3 fr. 50. Abonnement annuel: 80 francs; gymnasiens, apprentis et étudiants: 35 francs; payable au compte de chèques postaux 10-4772-4

Faut-il tuer les vaches sacrées?

Le dernier Synode de l'Eglise évangélique réformée du Canton de Vaud est revenu sur sa décision, prise au début des années nonante, de supprimer la confirmation. Il sera donc à nouveau possible de confirmer le jour des Rameaux. C'est une décision heureuse, même si elle pose quelques problèmes. *La Nation* y reviendra.

On sait qu'une bonne partie de la population a continué jusqu'à aujourd'hui à parler de confirmation et à considérer comme une confirmation complète la cérémonie de bénédiction des catéchumènes qu'on lui avait substituée.

On peut voir dans cette attitude l'expression de ce que les modernes désignent volontiers comme «les forces de résistance au changement», formule polémique qui englobe dans une commune réprobation les oppositions argumentées, les traditions séculaires, les habitudes individuelles, la routine et le refus *a priori* d'entrée en matière. Cette résistance, ils l'expliquent par la sottise (le peuple n'a pas bien compris les enjeux) ou la négligence (nous avons mal communiqué). Et si le peuple s'obstine à résister, ils recourent sans scrupule à la contrainte. La brutalité stalinienne avec laquelle le Département de l'instruction publique imposa la méthode «Maîtrise du Français» est encore dans les mémoires. On n'a pas pris beaucoup plus de gants pour supprimer la confirmation.

Dans cette affaire, la résistance passive durable des fidèles a fini par avoir raison des autorités ecclésiastiques. C'est dire qu'elle ne relevait pas d'un simple blocage psychologique. Nous y voyons plutôt le refus persistant de ne pas être dépossédés d'une institution profondément enracinée dans la mentalité vaudoise.

La confirmation faisait partie de notre vocabulaire et de notre culture, avec toutes les connotations affectives et morales qui s'y étaient ajoutées au fil du temps. Elle avait sa place dans le déroulement de l'année, dans la formation et la pratique religieuses, ainsi que dans la vie sociale, à titre de rite de passage. Il ne s'agissait pas d'un acte magique, pas non plus d'un acte purement rationnel. C'était un rite, un chemin balisé entre ce monde et l'autre, avec son tracé particulier lié à notre histoire. C'était un chemin parcouru dans les deux sens: il y avait d'abord une intervention de Dieu, qui confirmait la grâce reçue au baptême, ensuite un acte solennel du catéchumène qui, par une réponse personnelle et publique, s'engageait «avec l'aide de Dieu» à s'efforcer de vivre en chrétien. La confirmation était l'aboutissement ordinaire du catéchisme. On procédait en groupe, ce qui facilitait l'engagement d'adolescents souvent rétifs à parler publiquement de leur foi.

C'était un chemin plein de traverses. Tout rite, donnant une forme naturelle à des réalités surnaturelles, est susceptible de couvrir des malentendus plus ou moins volontaires. Dans le cas précis, l'importance grandissante que prenait la confirmation humaine par rapport à la confirmation divine mettait en relief le fait que le rite de confirmation amenait un certain nombre de jeunes à prendre un engagement dont on savait d'emblée qu'ils ne le tiendraient pas. Le problème était réel et l'Eglise se devait de l'empoigner.

Mais elle jugea bon, négligeant cavalièrement l'argumentation religieuse et sociale des opposants, de trancher dans le vif et d'imposer une séparation absolue entre les deux aspects de la confirmation. On alla jusqu'à exclure toute possibilité

qu'un catéchumène s'engage le jour des Rameaux. «La confirmation, c'était la vache sacrée des Vaudois», avait commenté un pasteur, fort satisfait de son mot, et d'avoir tué la vache. Et voici que la vache revient, alors que, soit dit en passant, ledit pasteur vient de prendre sa retraite.

Ce retour donne à penser. Un rite ancien n'est pas en soi intouchable, mais il est tout de même une part constitutive des mœurs. Sa suppression est une mutilation. Prétendre le remplacer, d'un coup d'un seul, par un rite conçu abstraitement, même pour de bonnes raisons, même en conformité avec la théologie, c'est ne pas voir la différence de nature entre une simple idée et une réalité incarnée.

Les choses et les êtres évoluent sans cesse, les personnes, les institutions, les situations. Mais les modifications les moins douloureuses et les plus efficaces sont celles qui procèdent en respectant la nature de ce qu'elles modifient, ses finalités, son rythme propre, et qui respectent aussi la nature et le rythme propre de

ceux qui sont touchés par ces modifications!

La manière de changer est aussi importante que le changement lui-même. Même si l'on est persuadé d'avoir raison, même si l'on est pressé, il faut éviter de forcer la marche et d'enclencher une modification institutionnelle sans égard aux résistances des personnes. En matière d'institutions, l'argument de l'urgence est toujours un prétexte. Il est capital qu'une réforme obtienne une adhésion de fond de la population plutôt qu'une majorité de circonstance gagnée à l'arraché. Il s'agit là d'une question de morale relevant du respect des personnes et des mœurs. Ce n'est pas seulement vrai pour la confirmation.

Aux autorités de l'Eglise et à celles de l'Etat, constamment mises en demeure de procéder à des changements en profondeur, à des «mutations», nous suggérons une réflexion approfondie sur l'éthique du changement.

OLIVIER DELACRÉTAZ

La «com» de Mme Lyon

Le 23 février dernier, *24 heures* offrait à Mme Lyon une page entière pour faire sa publicité et celle de son projet. L'article est signé Thierry Meyer et Joëlle Fabre. Le discours en trois points de Mme Lyon vise à donner le sentiment que tout baigne pour elle et que son projet rencontre l'unanimité de tout ce qui compte dans le Canton.

Premièrement, elle met les sept membres du Conseil d'Etat dans sa poche. Elle dit «le projet du gouvernement». Si c'est vrai qu'ils sont tous d'accord avec ce projet, on se pose tout de même quelques questions sur la force morale des conseillers d'Etat dits «bourgeois». Comment peuvent-ils cautionner un projet fondé sur une idéologie qui va à l'opposé exact de tout ce que proclament les papillons de leurs partis? L'UDC a d'ores et déjà exprimé son opposition à «LEO», ce qui fait qu'on se demande quel rôle M. Mermoud joue dans cette moutonnerie. Et s'il devait se révéler que Mme Lyon a associé indûment ses collègues à son projet, il serait bon qu'ils le fassent savoir.

Deuxièmement, Mme Lyon récupère également la commission du Grand Conseil, «tous partis confondus», nous disent les deux journalistes. Les commissaires ont fait un travail «exceptionnel», dit-elle, les flagornant sans trop de modération: «Il y a de grands *leaders* d'opinion sur la question scolaire autour de la table. Les voir apprivoiser ce texte m'a procuré un plaisir fou. Entendre un groupe aussi représentatif des forces en présence au Grand Conseil dire: «On se rend compte qu'il faut faire confiance à l'école», je trouve cela extraordinaire. J'en ai eu les larmes aux yeux.»

Les larmes, c'est le troisième point. Mme Lyon connaît ses faiblesses. Elle a donc, c'est de bonne guerre, peaufiné sa

propre image. Non, elle n'est pas la sèche technocrate que certains croient. Elle est humaine et sensible. Elle est engagée: «J'ai de la passion pour ce département.» Et surtout, elle est au-dessus de toutes les guéguerres. Elle a une vision supérieure et, très pédagogiquement, maternellement même, avec des larmes dans les yeux, elle initie les *leaders* de l'opinion scolaire qui finissent par comprendre cette vision et la partager.

Que cela est biau! On aurait presque envie d'oublier que son projet n'est en réalité que la resucée affadée d'un premier contreprojet ficelé tardivement et à la hâte par un département aux abois dans le seul but faire pièce à tout prix à «Ecole 2010».

Le sommet est atteint quand elle affirme espérer que, face au consensus en passe de se dégager autour de LEO, les initiants d'«Ecole 2010» retireront leur texte. Comme si LEO était un moyen terme entre l'école actuelle et «Ecole 2010», coome s'il n'était pas, en toute chose, son contraire absolu! LEO est un EVM aggravé et c'est précisément contre cette tendance qu'a été conçue, lancée et signée «Ecole 2010». LEO doit bien plutôt renforcer leur détermination d'en découdre devant le peuple et de lui présenter, «enfin, un vrai choix».

Nous espérons que *24 heures* offrira aux auteurs de l'initiative la même surface et la même écoute qu'à Mme Lyon.

D.

Lapidaire

«Le seul savoir élitare est celui qu'on refuse de transmettre.» Cette belle formule de Jean Romain est extraite d'un article consacré aux pédagogistes, intitulé «Les Cerbères de la sous-culture scolaire» et mis en ligne par Commentaires.com.

Séminaire de la Ligue vaudoise 2011

au Buffet de la gare de Lausanne, Salle des Vignerons

ÉCOLE VAUDOISE... ENFIN UN VRAI CHOIX!

Mercredi 16 mars 2011 à 20h00

Geneviève CHABLOZ, maîtresse VSO

Les riches possibilités de la VSO

Guy GAUDARD, patron et maître d'apprentissage

Ce qu'attend un maître d'apprentissage

Mercredi 23 mars 2011 à 20h00

Sophie PASCHOUD, secrétaire patronale

Il y a une vie après l'école

Jacques PERRIN, maître VSB

Différences, inégalités, injustices

Mercredi 30 mars 2011 à 20h00

Samuel BERTHOUD, professeur à la Faculté des SSP

Le socio-constructivisme en question

Olivier DELACRÉTAZ, président de la Ligue vaudoise

Le meilleur des systèmes scolaires

Les exposés seront suivis d'une discussion. L'entrée est libre.

Actualité de Bertrand de Jouvenel

Les débuts d'une révolution offrent un charme inexprimable. L'événement encore indécis paraît receler tous les possibles. Il promet aux rêves insatisfaits, aux systèmes dédaignés, aux intérêts blessés, aux ambitions déçues, il va tout réparer, tout exaucer et tout accomplir; l'assurance joyeuse de sa jeune démarche excite l'amour de tous et trouble jusqu'à ceux qu'elle menace directement.

Ces lignes de Bertrand de Jouvenel se rappellent à nous devant le spectacle des événements actuels d'Afrique du Nord; dans *La Nation* du 28 janvier, Jacques Perrin avait exprimé les réflexions désabusées qu'on peut faire et les sentiments qu'on peut avoir à l'égard d'une opinion primaire, soudain enflammée et partie dans les plus folles extrapolations, soutenue par une presse conquise à l'avance. Alain Finkielkraut, dans une émission politique, a, pendant plus d'une heure, tenté de mettre un peu de raison dans l'engouement irréflectif qui s'est emparé des médias. Il semble bien, à lire les éditoriaux de nos journaux sur le sujet, que tous ces efforts de tempérance et de rationalisation ne servent à rien. Le fol espoir persiste.

C'est en 1945, à la fin de la guerre, que B. de Jouvenel, réfugié en Suisse, a écrit un ouvrage important sur *Le Pouvoir, Histoire naturelle de sa croissance* (d'où est tirée la citation en exergue). La monstruosité de ce conflit, des destructions, des moyens employés, des effectifs des armées, de la mobilisation totale des économies nationales, le nombre de morts, tout ce mal en croissance manifeste depuis plusieurs siècles – mais contrastant avec tout le potentiel de confiance dont est investi le Pouvoir dans son propre pays pour en obtenir de tels efforts et arriver à ses fins – tout cela méritait d'être approfondi historiquement pour être compris.

Ce fut le but et la réussite de cet ouvrage. Ainsi nous apparaissait peu à peu, sous la plume de l'historien et du sociologue, au fil de ses recherches et

grâce à une impressionnante érudition, une figure nouvelle d'une réalité permanente, présente dans toutes les sociétés, à toutes les époques, y compris chez les anarchistes qui en nient l'existence: le Pouvoir, considéré comme un être vivant, appelé le *Minotaure*, monstre humain et bestial, mixte par ses qualités et ses défauts, faisant partie de la société et en même temps dressé contre elle. Il est à la fois égoïste et d'esprit social. Mais il n'est efficace et capable de durer que s'il veille à ses propres intérêts. Sa vie est de croître et de grandir, comme toute créature. Les régimes qui réussissent sont ceux qui ont confiance en eux-mêmes et dans le bien-fondé de leur force: «Dieu, comme dit Luther, n'a pas donné aux gouvernants une queue de renard, mais un sabre.» Ceux qui doutent de leur mission sont généralement balayés par l'histoire, comme Louis XVI interdisant aux Suisses de tirer. «Rien, dans le règne naturel, dit Jouvenel, ne continue de vivre, qui ne soit soutenu par un intense et féroce amour de soi-même. De même, le Pouvoir ne garde son ascendant nécessaire que par l'intense et féroce amour que les dirigeants portent à leur pouvoir.»

Nombreuses sont les circonstances dont profite le Minotaure pour accroître sa puissance ou son étendue, guerre, révolutions, ou même tout changement de gouvernement qui est, dit Jouvenel, comme une reproduction plus ou moins réduite de l'invasion barbare (car la hantise de l'auteur, c'est le retour progressif à l'état de barbarie dont nous approchons à grands pas, comparés aux siècles passés). Et, signe de cette descente, nous sommes aveugles devant le mal qui surgit et s'étend. C'est de nouveau le fol espoir qui nous fait voir un avenir de liberté dans un mouvement social dont on ne connaît pas le terme, mais qui pourrait se résoudre en une aggravation du Pouvoir et par conséquent une nouvelle limitation de liberté: «Sensible à l'aspect des événements, l'esprit de l'homme y croit trouver leur sens, pre-

nant l'élan de la vague, qui est visible, pour le mouvement de la mer, qu'il faudrait calculer. On s'attache au cri de "Liberté" qui retentit aux débuts de toute révolution, on n'aperçoit pas qu'il n'en est aucune qui n'aboutisse à l'appesantissement du Pouvoir.» Ainsi, avant les révolutions, «c'était l'autorité de Charles I^{er}, de Louis XVI, de Nicolas II. Après, celle de Cromwell, de Napoléon, de Staline. Tels sont les maîtres auxquels se voient soumis les peuples qui se sont élevés contre la "tyrannie" du Stuart, du Bourbon ou du Romanoff. [...] Non, les Cromwell, les Staline ne sont pas conséquences fortuites, accidents survenus durant la tempête sociale. Mais bien le terme fatal auquel tout le bouleversement s'acheminait de façon nécessaire; le cycle ne s'est ouvert par l'ébranlement d'un Pouvoir insuffisant que pour se clore par l'affermissement d'un Pouvoir plus absolu.»

Appliquées au présent, ces constatations de Jouvenel font penser que les révolutions d'Afrique du Nord ne se réalisent ou ne pourraient réussir que parce que les potentats de ces Etats sont vieux, malades, voire mentalement débiles, et donc déjà près de tomber; mais ce qui frappe en plus, c'est qu'on ne les traite pas comme de faibles adversaires; ils sont considérés tous sans nuance comme des dictateurs à la tête de régimes corrompus, cruels et accapareurs; on leur dénie alors toute légitimité. Mais, pour pouvoir nous exprimer ainsi, connaissons-nous ce que sont la légitimité et les traditions gouvernementales chez les peuples dans l'Islam? Ils confondent le trésor de l'Etat avec le leur? Dans l'Empire romain, les anciennes provinces appartenaient au Sénat, les nouvelles à l'empereur! Et Jouvenel cite ici le témoignage de Bolingbroke, l'homme politique anglais: «Je crains fort que nous ne soyons arrivés au pouvoir dans les mêmes dispositions que tous les partis; que le principal ressort de nos actions ne fût de tenir en mains le gou-

vernement de l'Etat; que nos objets principaux fussent la conservation du pouvoir, de grands emplois pour nous-mêmes et de grandes facilités pour récompenser ceux qui avaient contribué à nous élever, et pour frapper ceux qui s'opposaient à nous.» C'est l'égoïsme du Minotaure, présent aussi dans la bonne société anglaise. Cela peut se cacher sous des vocables techniques et neutres: «Ne voit-on pas aussi, demande Jouvenel, les gouvernements modernes faire bénéficier des deniers publics des groupes sociaux, des classes, dont ils veulent s'assurer les votes? C'est ce qu'on appelle aujourd'hui redistribuer les revenus par la fiscalité.» Il fait bon de voir, sous l'apparence des mots, l'ambivalence de la réalité.

* * *

Reste la question de la responsabilité des initiateurs de la subversion à l'égard des suiveurs ou encore davantage à l'égard d'une population passive et prise malgré elle dans tous les risques des bouleversements et des combats. Jouvenel n'a pas grande indulgence pour eux: «C'est dans leur lyrisme qu'on va chercher la signification du mouvement; [...] comme si les hommes savaient ce qu'ils font et faisaient ce qu'ils croient! Ils croient combattre l'oppression, borner le Pouvoir, faire cesser l'arbitraire, garantir la liberté et la sécurité de chacun, remédier à l'exploitation du peuple et faire rendre gorge à ses bénéficiaires. Ils veulent construire... mais qu'importe, car ce destin ne leur est jamais réservé. Ils ont rempli leur fonction historique, dès lors qu'ils ont bravé et bafoué le Pouvoir. [...] Demander à ceux-là leur programme, quelle dérision! Ce sont voiles que gonfle le vent de l'époque, coquillages où mugit sa tempête.»

[...] «Ainsi, la rénovation et le renforcement du Pouvoir nous apparaissent comme la véritable fonction historique des révolutions.»

GEORGES PERRIN

Revue de presse

Lutter contre l'obésité

Nos conseillers nationaux se font du souci: le nombre des jeunes obèses est en progression. Ce qui explique, paraît-il, l'événement relaté par ce communiqué de l'ATS paru dans *La Liberté* du 4 mars:

La Confédération doit imposer trois leçons de sport par semaine à l'école. Le Conseil national a décidé hier de maintenir cette divergence avec le Conseil des Etats dans la nouvelle loi sur l'encouragement du sport.

Le remède est-il approprié? On peut en douter. Mais on constate que la Confédération, en intervenant dans cette question, s'arroge une nouvelle compétence. Quel remède apporter à l'obésité croissante de la Confédération qui s'enfle sans cesse de nouveaux pouvoirs?

E. J.

Où en est la Question jurassienne?

M. Serge Jubin, dans un article intitulé «Casse-tête interjurassien pour Dick Marty», paru dans *Le Temps* du 25 février (repris par *Le Jura Libre* du 3 mars), fait le point sur le problème politique qui ne saurait laisser les confédérés indifférents:

Préconisée par l'Assemblée interjurassienne (AIJ), la votation sur l'avenir institutionnel des Juras est l'objet de manœuvres dans le Jura bernois. La

tâche s'annonce lourde pour son nouveau président, qui prendra ses fonctions le 21 mars.

La forte personnalité de Dick Marty, porté en décembre par le Conseil fédéral et les gouvernements bernois et jurassien à la présidence de l'Assemblée interjurassienne, permettra-t-elle de sortir la Question jurassienne du borborygme dans lequel ses protagonistes l'enlisent avec astuce? Le sénateur tessinois présidera sa première séance le 21 mars. Il trouvera sans surprise – c'est une constante dans le conflit Berne-Jura qui date de 1947 et que les plébiscites de 1974 et 1975 n'ont que partiellement résolu – une situation tendue. [...]

On sait que l'AIJ propose une alternative: 1) La création d'un canton du Jura réunifié, avec Moutier pour capitale. 2) Un «statu quo +» dont on ne voit pas bien en quoi consisterait ce + par rapport à l'actuel statut du Jura resté bernois. Va-t-on vers un nouveau plébiscite? Le Conseil du Jura bernois (CJB), censé se prononcer sur la question, tarde ou hésite à le faire.

[...] *Nouvelle impasse pour la Question jurassienne? «Pas sûr, rétorque Elisabeth Baume-Schneider (ministre jurassienne en charge du dossier, réd.). Le CJB ne fermera pas la porte à un vote et il contraindra les gouvernements bernois et jurassien à prendre leurs responsabilités.» Le maire de Moutier*

(Maxime Zuber, réd.), qui a déjà annoncé que, quoi qu'il arrive, sa commune se déterminera sur son appartenance cantonale au plus tard en 2015, voit presque d'un bon œil la possible dérobade du CJB. «La Question jurassienne s'enlise lorsqu'elle est sous-traitée. Les gouvernements ne peuvent pas, eux, se dérober.»

Ils le pourront d'autant moins qu'entrent en scène deux acteurs extérieurs, susceptibles de peser, comme l'avait fait Christoph Blocher en 2005. Elisabeth Baume-Schneider est persuadée que Dick Marty «ne se laissera pas intimider» et qu'il «fera bouger les choses». Porteuse du dossier au Conseil fédéral, Simonetta Sommaruga «ne pourra pas rester passive, risquant d'être accusée de faire le jeu du canton de Berne parce qu'elle en est issue», affirme Maxime Zuber.

Les confédérés ne peuvent que souhaiter un nouveau plébiscite qui, par la réunification du Jura, mettrait un terme définitif à la Question jurassienne, pour le bien de la Confédération. Et même pour le bien du canton de Berne; car il n'est pas sain pour un Etat de voir sa légitimité contestée durablement par une part importante de la population. De toute façon, on revotera à Moutier, «la clef du Sud», disait Roland Béguelin.

E. J.

A contre-courant

Dans sa chronique hebdomadaire du 26 février publiée dans *Le Temps*, Beat Kappeler expose notamment, sous le titre «Vrais problèmes et justes solutions», que résoudre des problèmes est tout simple; il faut les formuler d'une manière juste.

[...] *Le marché du logement est tendu, à Zurich comme dans la région lémanique. L'afflux de cadres étrangers contribue à cette situation. [...] Mais comment traiter le revers de la médaille, la pénurie de logements? Faut-il construire des logements sociaux, abordables, pour éviter le déplacement des couches moins aisées? C'est le remède aux yeux de pratiquement tous les politiciens, de la gauche à la droite. Mais c'est faux. Il faut définir le problème d'une manière juste: la demande se porte sur des logements de catégories supérieures, et le déplacement des classes inférieures n'est effectif que parce que les logements plus chers manquent. Résultat de cette bonne définition du problème: il faut construire des logements huppés, et non des logements sociaux. Ainsi les pauvres ne doivent même pas déménager, les cadres trouvent ce qu'ils demandent, sans détour. [...]*

Provocateur mais sensé.

Ph. R.

Eloge des frontières

«Une idée bête enchante l'Occident: l'humanité, qui va mal, ira mieux sans frontières.» Le ton est donné. Quand Régis Debray fait l'*Eloge des frontières*¹, celles qui nous séparaient de lui tombent d'un coup, et l'on serait tenté de signer à deux mains ce qu'écrit cet ex-communiste. Les ans semblent avoir fait leur œuvre, et le sage a revu le discours du guérillero pour finalement troquer l'Internationale contre un hymne à la proximité.

La thèse est simple: l'Occident, fatigué de trop de guerres, a décidé d'éliminer ce pourquoi il s'est battu trop longtemps: les frontières. L'Européen type rêve d'un monde cordial, paisible, lisse, facile, ouvert, un monde de convergences. Défiant le réel, il recherche dans la notion d'«Humanité» le dénominateur commun minimal qui lui permettra, les yeux mi-clos et la main tendue vers «l'autre», de croire à la concorde universelle. Pourtant, son souci de gommer les limites et sa négation des différences le condamnent justement à sa propre disparition. Car les frontières, si elles séparent, ont pour fonction première de distinguer; et par là même d'affirmer l'existence de la personne

ou de la communauté en soulignant sa particularité.

Par la distinction qu'elle opère, la frontière empêche également la confusion. Selon l'auteur, le risque est grand qu'à vouloir trop mélanger, les frictions s'exacerbent et le cocktail explose. La frontière délimite, elle découpe, elle tranche, mais c'est pour clarifier. Rien de tel si l'on souhaite vivre côte à côte que de définir clairement les tâches, les droits et les devoirs, et donc les frontières.

Régis Debray va jusqu'à associer «culture» et «clôture» au point de les traiter en synonymes. Si les frontières séparent, elles rassemblent aussi. «A quoi sert la frontière, en définitive? A faire corps. Et pour ce faire, à lever le museau.» Pas de rassemblement sans «clé de voûte»: «L'impossibilité qu'a un agrégat quelconque de s'ériger en communauté sans recourir à un extra convoque à son bord la sainte et le héros: opération par laquelle une population se mue en un peuple.»

En distinguant et en rassemblant, la frontière protège. Elle protège le plus faible. La frontière bien définie est justement «le cœur de la paix». Elle rend tout le reste possible. C'est d'ailleurs pour cette raison que de tout

temps elle a été tracée par les prêtres et les juges (qui sont les prêtres laïcs). La frontière a un caractère sacré et l'auteur souligne même «l'indexation du degré de sacralité sur le degré de fermeture». Telle la peau dans le corps humain, elle est la garantie que le corps fonctionne. Ni mur ni béance, la frontière filtre et canalise les échanges.

L'ancien associé de Mitterrand n'hésite pas à devenir concret et à décrier l'Europe actuelle qui «n'ose savoir et encore moins déclarer où elle commence et où elle finit» et «ne s'incarnant en rien a fini par disparaître». Dans le même ordre d'idées, la «communauté internationale» n'en est pas une car, faute de périmètre, une personne (morale) n'existe pas. L'idéologie du «sans-frontiérisme», colportée par des «théoriciens de grand savoir et de peu d'expérience», serait totalement déconnectée de la situation de nos sociétés, qui tendent à se morceler: «Rarement aura-t-on vu, dans l'histoire longue des crédulités occidentales, pareil hiatus entre notre état d'esprit et l'état des choses.»

Mais l'espoir est là: «Mon pays commence à s'en lasser et l'on voit renaître, quoique nos politiques

veillent nous faire vivre à l'économie, l'aspiration à marquer de pierres blanches les étapes d'une formation, à dessiner le jeu de l'oie où chaque case mérite initiation, de l'entrée au collège à la sortie de la vie. A scander la monotonie des jours, à réinventer les rites de passage.»

Même si les conclusions auxquelles arrive l'ouvrage ne puisent souvent pas aux mêmes sources que les nôtres, même si notamment la conception du sacré, subjective car influencée par la psychanalyse, peut décevoir, on appréciera ce jet de fraîcheur et de lucidité, cet éclairage de l'actualité où foisonnent côte à côte et pêle-mêle références bibliques, citations contemporaines et précisions étymologiques.

Essai politique? Sans doute, mais pas seulement. La réflexion va bien au-delà de l'organisation de la Cité et pénètre au cœur de notre civilisation blessée. Un cri d'alarme, une crise de saine colère... Aussi percutant qu'inattendu. On appréciera le fond comme le ton.

JEAN-BAPTISTE BLESS

¹ Régis Debray, *Eloge des frontières*, Gallimard 2010.

Une sacrée controverse

En juillet 1263, la *Dispute de Barcelone* avait mis aux prises, devant le roi d'Aragon et à sa demande, un nommé Christiani, juif converti au christianisme, et le fameux Rabbi Moïse ben Nahman de Gérone, plus connu sous le nom de Nahmanide. Cette controverse extraordinaire tourna plutôt à l'avantage du juif, ce qui du reste ne fit qu'accroître la fureur catholique. Il y a quelque analogie entre cette controverse et celle qui, en 1983, à Pajaro Dunes (Californie), mit aux prises René Girard d'une part, et trois anthropologues, l'un zuricois, les deux autres américains, Walter Burkert, Renato Rosaldo et Jonathan Z. Smith, d'autre part.

En effet, si aujourd'hui la pensée de Girard a pénétré tout le monde universitaire, qu'elle fait l'objet d'innombrables travaux, aussi bien dans le Nouveau que dans l'Ancien Monde, il s'en fallait de beaucoup pour qu'elle soit reconnue comme une pensée sérieuse en 1980. Il n'est pas jusqu'aux lecteurs de *La Nation* qui ne se soient privés de manifester une incompréhension amusée à la lecture des articles, forcément assez longs et quelquefois indigestes, que nous avons consacrés à l'auteur du *Bouc émissaire*. On aurait pu imaginer, on aurait pu même souhaiter que nos détracteurs virtuels s'exprimassent et qu'une controverse s'engageât. Las! Jusqu'à ce jour, il n'en a rien été. Le silence. Personne n'a pris la plume pour exposer des vues contraires, un peu comme si tout avait été dit sur les mythes depuis la parution des *Tristes Tropiques* et des *Mythologiques* de Claude Lévy-Strauss. Or il se trouve que cette controverse, tant souhaitée par nous, a bel et bien eu lieu, au cours de l'automne 1983, qu'elle a fait l'objet d'une publication en anglais, bien entendu complètement ignorée chez nous, dont une traduction amplifiée vient de paraître chez Flammarion sous le titre *Sanglantes origines*¹. Elle ne portait pas sur l'ensemble des «hypothèses» de Girard, mais essentiellement sur le bouc émissaire, les mythes et les rites de mises à mort rituels.

Girard admet volontiers que le caractère parfois polémique de ses écrits, que

sa prétention affirmée à considérer le mécanisme du bouc émissaire comme «le principe générateur de la mythologie, des rituels, de la religion primitive et même de la culture tout entière», qu'enfin et surtout sa lecture de la Bible en tant qu'elle représente «la première à remplacer la structure victimaire de la mythologie par un thème de victimisation qui révèle le mensonge de la mythologie» ont quelque chose qui n'est pas loin d'une provocation orgueilleuse. Et d'abord, quel crédit apporter à un écrivain qui n'est ni anthropologue, ni psychiatre, ni historien, ni ethnologue, et qui prétend recourir à ces disciplines pour démontrer la valeur scientifique de son hypothèse? Mais enfin est-ce qu'il a raison, oui ou non?

Il est peut-être utile de souligner ici combien est essentielle, dans la perspective de Girard, la *méconnaissance*, chez le persécuteur, chez tous les persécuteurs, non pas seulement de la non-culpabilité de la victime, mais du mécanisme même du bouc émissaire: les Thébains ne considèrent pas Édipe comme tel, pas plus que Guillaume de Machaut n'hésite un instant à faire des Juifs les responsables réels de la peste. C'est nous qui lisons ces histoires et ces mythes dans leur mensonge et leur vérité. «S'attendrait-on à ce qu'un procureur, ironise Girard, présente comme «bouc émissaire» l'homme dont il s'efforce de démontrer la culpabilité?»

Walter Burkert, professeur émérite de philologie classique à l'université de Zurich, l'homme de l'*homo necans* (l'homme qui tue), anthropologue de renom, et dont Girard se sent assez proche, ouvre la dispute par un long exposé, très fouillé, sur l'origine des rituels – qu'on me dispensera certainement de résumer ici – au bout duquel il avance la thèse de la primauté de la tradition du rituel: «Autrement dit, on aurait tort de présupposer que les hommes accomplissent des actes religieux parce qu'ils croient; la vérité est qu'ils croient parce qu'ils ont appris à accomplir des actes religieux ou, de manière peut-être plus vraisemblable, qu'ils agissent, croyants ou non, selon

les normes admises.» (p. 129) Parmi ces rituels, il y a évidemment le sacrifice. Et c'est la chasse qui, selon lui, a peu à peu, en remontant jusqu'au paléolithique, donné naissance aux rituels. Mais il admet que sa thèse ne rend pas compte du «complexe rituel du bouc émissaire», qu'il semble finalement ne pas contester, allant même jusqu'à dire, sans ironie, après une réplique de Girard, que sa thèse fondamentale du bouc émissaire est «fascinante», et admettre que le concept même du «bouc émissaire» prend son sens au moment où la société se refuse à punir les sorcières. Nous devons nous arrêter un peu, me semble-t-il, à ce stade de la controverse. Le regard que nous jetons non seulement sur les mythes, mais sur les histoires sacrificielles, comme celle de Guillaume de Machaut, est le regard de l'occidental d'aujourd'hui, analogue à celui qui nous fait apprécier par exemple la beauté d'une vieille rue moyenâgeuse ou les murs unescosiens de Lavaux comme des chef-d'œuvre d'urbanisme ou d'aménagement du territoire, alors que les maçons ou les vigneronniers de l'époque n'ont pensé qu'à construire pour leurs besoins.

Pour en revenir à nos moutons, si j'ose dire, la théorie de Burkert s'appuie sur toute une série de recherches qui le conduisent à affirmer que c'est le *besoin*, et premièrement le besoin de nourriture, qui a conduit les hommes d'abord à chasser, puis à ritualiser la chasse en tant qu'une mise à mort qui pourrait en effet être devenue sacrificielle.

Quant à Smith, c'est un aimable rationaliste assez voltairien, extrêmement bien informé², et qui pense, pour faire bref, que toutes ces théories sur l'origine du religieux, c'est bien joli, mais que les humains sont des êtres qui s'intéressent à leur environnement immédiat, et qu'ils y trouvent de quoi rendre la vie intéressante. Et bien entendu, il s'appuie, pour contredire, ou plutôt sans contredire ses distingués interlocuteurs, sur leur incapacité à fournir des preuves.

C'est une gageure insensée que de vouloir condenser dans ces quelques

lignes ce qui est déjà, à lui seul, un volumineux résumé d'un débat majeur; mais ce qui nous est apparu, c'est la place tout à fait originale et hautement reconnue par ses contradicteurs, fondée à la fois sur les grands textes de Sophocle, de Shakespeare, de Dostoïevski ou de Proust, et la lecture des mythes et des rites, qu'y occupe René Girard; et l'on peut difficilement nier qu'il a réussi à «démontrer» d'une part l'origine persécutrice de tous les mythes et l'universalité du phénomène du bouc émissaire, d'autre part l'unicité du texte biblique et surtout des Évangiles qui «sapent à la base les religions du premier groupe (les religions mythiques) – et, en réalité, toutes les autres religions, car les Évangiles dénoncent l'injustice qu'il y a dans tous les cas de figure, à sacrifier une victime innocente.»

DANIEL LAUFER

¹ *Violent Origins*. Walter Burkert, René Girard et Jonathan Z. Smith on Rituel Killing and Cultural Formation, Stanford University Press 1987. (Burkert est en particulier l'auteur de *Homo necans. Rites sacrificiels et mythes de la Grèce ancienne*, Les Belles Lettres 2005). La traduction française a paru sous le titre *René Girard. Sanglantes origines, Entretiens avec Walter Burkert, Renato Rosaldo et Jonathan Z. Smith*. Flammarion 2010. (La contribution de R. Rosaldo n'apparaît pas dans l'édition originale.)

² Dont on lira sans doute avec intérêt «*Adde parvum Parvo Magnus Acervus Erit*», *History of Religions*. Leyde.

LA NATION

Rédacteur responsable:
Jean-Blaise Rochat

Rédaction et administration:
Place Grand-Saint-Jean 1
Case postale 6724, 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8h - 10h)
Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch
Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch

Imprimerie Beck, Lausanne

Michel Corboz, la perfection dans le naturel

L'Ensemble Vocal de Lausanne, qui fait rayonner le nom de la capitale vaudoise sur plusieurs continents, fête son jubilé. Notre journal (n° 1908) a déjà mentionné le riche programme des manifestations de cet anniversaire, marqué notamment par la parution d'un film sur Michel Corboz, fondateur et chef de l'EVL. Les auteurs, MM. Rinaldo Marasco et Jérôme Piguet, sont fêrus de musique... mais de rock n°1 ! C'est leur rencontre fortuite avec Michel Corboz, par le truchement d'un colocataire choriste à l'EVL, qui leur a fait découvrir la musique classique et Bach en particulier.

Le film est réussi, parce qu'il prend Michel Corboz sur le vif, et nullement dans la solennité des concerts. C'est dans les coulisses d'une grande scène du Japon qu'on voit le chef et son ensemble, ou lors d'enregistrements en studio, ou dans de courtes interviews, et surtout pendant les répétitions. Il en résulte un portrait fidèle et coloré – où M. Corboz se reconnaît lui-même – avec ce mélange très personnel de perfectionnisme (et la claire conscience de pouvoir viser à la perfection) et d'humilité devant la musique, d'ardeur et de

suavité, avec des moments d'enthousiasme, des élans d'affection (le chef aime embrasser ses choristes), quelques minutes de grande colère et même un instant de méchanceté envers les chanteurs; on n'en croyait pas M. Corboz capable et il s'en excuse d'ailleurs après l'emportement: c'est la frustration d'un amoureux de l'excellence momentanément déçu... Il faut dire que presque toutes les séquences du film tournent autour de la Messe en si, ce qui justifie les plus hautes exigences, comblées d'ailleurs quand on écoute Corboz et l'EVL dans ce chef-d'œuvre, au concert ou en disque.

Notre Canton, où le chant choral a fleuri, a compté beaucoup de très bons chefs. Sans citer ici les grands noms de ceux qui ont quitté ce monde après avoir marqué notre vie musicale depuis le début du XX^e siècle, disons notre reconnaissance à André Charlet, à Jean-Jacques Rapin, à Pascal Mayer notamment qui nous ont fait vivre d'inoubliables heures à la tête de leurs phalanges. Chacun a son style. Quel est donc celui de Corboz, à l'honneur aujourd'hui?

L'apprenti poète

*L'idée rode, comme un poisson sombre et grincheux,
Tournant dans la vase, méfiant infiniment.
Il renifle l'appât, guette le bras prudent
Du pêcheur qui tend sa canne d'un geste pieux.*

*A la surface le penseur observe, immobile,
L'énigmatique dessin de la bête agile.
Un rêve par instants glisse devant ses yeux,
D'une barque d'or au filet miraculeux.*

*Trouant l'onduleuse prison de son reflet,
Des profondeurs monte le corps blanc, l'œil railleur...
Lui bondit, fébrile tourne le moulinet!...*

*Las! pauvre poète, misérable pêcheur,
Qui a cru ferrer l'idée aux ailes d'argent!
Laisse les flots polir ton cœur impatient.*

BENOÎT MEISTER

L'intervention militaire dans un Etat tiers

Ouvrant au hasard un joli ouvrage illustré par Sennep, *Histoire de France 1918-1938*, je tombe sur les deux paragraphes suivants, consacrés à la proclamation de la République espagnole en 1932: «[...] une République voisine et sœur vient de naître sans effusion de sang. Cela paraît un exemple pour l'histoire, la preuve qu'une Révolution peut être pacifique.

Les débuts du régime sont faciles. Hélas! les difficultés surgissent rapidement; des différends profonds divisent ce peuple espagnol dont tous les éléments ne semblent pas avoir atteint leur majorité politique.» On connaît les suites de ces «différends profonds».

Il n'est pas absurde de craindre une évolution analogue dans les pays de l'Afrique du Nord. Sans porter de jugement moral ni établir la liste, toujours subjective et marquée par nos *a priori* idéologiques, de ce qu'on peut – de quelle autorité, d'ailleurs? – reprocher aux uns et aux autres, l'expérience montre que toute Révolution crée un désordre objectif qui rend possible les pires des aventures. Et quand des Etats tiers s'en mêlent, ils ont toutes les chances d'accroître encore ce désordre.

Aussi, quand on entend M. Bernard-Henri Lévy appeler la communauté internationale à bombarder le bunker de M. Kadhafi et les deux aéroports utilisés par son aviation¹, sans se poser la moindre question sur les conséquences pour les uns et les autres d'une telle ingérence, on ne peut qu'être consterné devant tant de légèreté prétentieuse.

De rares révolutions ont pu se passer en relative douceur, nous pensons à la

révolution de velours en Tchécoslovaquie ou à celle d'Afrique du Sud. Mais dans les deux cas, ce sont des forces intérieures, des personnes engagées et qui avaient durement payé leur engagement, des personnes pourvues d'une autorité morale reconnue, Václav Havel, Nelson Mandela, qui ont réussi à calmer les passions vengeresses et à orienter le cours des événements dans le sens du bien commun, autant que faire se pouvait.

Nous ne posons pas la non-intervention comme un principe absolu. Mais l'intervention militaire dans un autre pays, qui est un acte d'une gravité extrême, doit tout de même obéir à quelques principes politiques généraux. En premier lieu, l'Etat qui, seul ou en coalition, prétend intervenir doit être conscient qu'il prend du même coup la responsabilité de l'ensemble des événements qui en découleront, et ceci bien au-delà de l'intervention proprement dite, car la mémoire des peuples est longue. Il doit être conscient aussi que son engagement se prolongera durablement, tant l'ordre politique est une œuvre de longue haleine, et que cela finira nécessairement par éveiller la lassitude de sa propre population. Il doit encore savoir que ce sera coûteux et sanglant. Enfin, il doit constamment se conduire dans la perspective de se retirer après avoir rétabli l'ordre et remis les rênes à des autorités du lieu qui soient plus que des pantins à ses ordres. A ce défaut, il vaut mieux se taire et laisser faire les gens du pays, ils feront de toute façon mieux.

D.

¹ *Le Matin-Dimanche* du 6 mars.

Il est difficile de le définir pour une raison qu'on verra tout à l'heure. On est frappé par la souplesse, l'élasticité du phrasé et de la diction. Dans les années soixante, où le jeune musicien venu de la Gruyère commençait à s'imposer, on sortait d'une ère où les grands chefs allemands, qui tenaient le haut du pavé, bâtissaient les oratorios et les messes comme de puissantes architectures, avec une solidité assez carrée. Corboz leur opposa une manière bondissante, où les accents du texte et de la musique – inséparables – créaient un dynamisme vivifiant, qui parut d'emblée si juste pour Monteverdi et qui renouvelait l'approche de J.-S. Bach. Corboz n'a d'ailleurs pas le geste autoritaire; il l'a suggestif.

A la même époque à peu près parurent les «baroqueux», sensibles aussi aux accents de la phrase musicale, mais parfois trop, d'où un certain maniérisme. Michel Corboz suivit un chemin analogue, mais sans succomber à une mode contraignante et sans mettre la recherche

d'authenticité historique à la place du bon goût. Si, par exemple, il n'ignore rien de la saveur des timbres des instruments anciens et y recourt souvent, il ne s'enferme pas dans l'orthodoxie baroqueuse qui nous vaut des cordes parfois finement discrètes mais parfois gémissantes, et il sait faire sonner juste un orchestre du XXI^e siècle dans le répertoire du XVIII^e. Il a suivi sa propre voie, selon sa propre vérité.

Il appelle aussi ses choristes à chanter en vérité. La vérité du texte, où l'on murmure le *crucifixus* en prononçant *cloucifixious*, comme pour enfoncer les clous dans la Croix. La vérité d'un élan intérieur calqué sur les tensions de la musique, puis d'une quiétude intérieure à l'image de sa paix. La vérité: donc pas d'exagération, pas de théâtre, pas non plus de prétentieuse «marque de fabrique» – et c'est pourquoi son style est malaisément définissable. En somme du naturel, un naturel inspiré.

JEAN-FRANÇOIS CAVIN

Les experts de Bayreuth

Karl-Theodor zu Guttenberg – on omettra ses neuf autres prénoms – a démissionné de son poste de ministre allemand de la défense. Harcelé par la presse allemande suite aux révélations de plagiat concernant sa thèse de doctorat, l'homme à la carrure de grand carnassier a plié, avouant avoir atteint la limite de ses forces face à la hargne des médias. Oskar Lafontaine le remplacera.

Zu Guttenberg aurait, dans son mémoire, copié de longs passages de publications antérieures sans juger utile d'en donner la référence. Les premiers morceaux une fois découverts et publiés sur la toile, les internautes allemands n'ont cessé de découvrir de nouveaux passages plagiés. La restitution par zu Guttenberg de son titre de docteur à l'université de Bayreuth n'a pas suffi au monde académique: tous les chercheurs en droit, en politique et autres sciences

sociales sont en chasse pour découvrir d'autres travaux de doctorats déposés par d'éventuels copistes indéliçats. Il en va apparemment de la crédibilité du système académique allemand.

L'indélicatesse stupide de zu Guttenberg est naturellement indéfendable. Remarquons que, s'il avait été ministre en France ou en Italie, il serait probablement encore en poste.

Mais un titre de docteur ne s'attribue pas qu'à l'épaisseur du mémoire: un travail de thèse est normalement suivi par un directeur de thèse; son fruit est disséqué et validé par un jury de spécialistes. Comment expliquer que ces spécialistes n'aient rien remarqué au moment de la soutenance? La tricherie de l'étudiant infatué a réussi car ses examinateurs s'y sont laissés prendre. Ce n'est pas vraiment à leur honneur...

C. COSSY

Le Coin du Ronchon

Facebook, victime de la barbarie révolutionnaire

Les mots de notre belle langue peuvent parfois désigner des réalités fort différentes. Prenez «le peuple», par exemple. En Afrique du Nord, on entend par là une foule sympathique de jeunes gens se pressant toute la journée dans la rue pour faire la révolution, abattre la tyrannie et instaurer une société plus juste, égalitaire, démocratique, ouverte et tolérante. Ils brandissent, pendus à une corde, des mannequins à l'effigie des anciens dictateurs, lynchent des policiers, pillent des magasins, tout ça dans une ambiance bon enfant. Ils écrivent aussi plein de messages sur *Facebook* et *Twitter*: «Ouah, je fais la révolution!» – «Ouah, moi aussi!» – «Ouah, cool!» Ces messages, rédigés en anglais, émeuvent les journalistes occidentaux qui ont l'impression de vivre un moment historique, comme dans ces beaux films américains où le Bien triomphe du Mal. Tel est le peuple, beau et révolté, dans les pays qui bordent le sud de la Méditerranée.

Ici en Suisse, et toujours si l'on se fie à la presse, «le peuple» est tout autre. Population de vieux schnocks rabougris, nains de jardin frileusement repliés sur leurs montagnes, leurs prés carrés, leurs cantons, leurs banques et leurs armes à domicile, dinosaures hostiles à l'Europe et aux minarets, rétifs au changement, très en retard sur la mode, la technologie et le progrès social. Regardez ce que nous montrent les dessinateurs de presse: ce

sont eux, plus encore que les journalistes, qui nous font cruellement sentir à quel point nous sommes un peuple de vilains arriérés.

Cela implique, dans l'esprit de ceux qui font profession de nous expliquer le monde, que nous sommes de moins en moins aptes à la démocratie, contrairement aux peuples d'Afrique du Nord qui, eux, la méritent vraiment. Ils la méritent depuis longtemps, d'ailleurs, si l'on en croit les journalistes d'ici qui se bousculent aujourd'hui pour cracher à qui mieux mieux sur les vilains dictateurs arabes, mais qui se pâmaient d'admiration, dans les années soixante et septante, lorsque ces mêmes dictateurs étaient de jeunes et fringants révolutionnaires socialistes chassant les anciennes féodalités pour les remplacer par des régimes démocratiques modernes. Au fond, la seule chose qui a changé depuis lors, c'est *Facebook*.

Quoique... même pas. A l'époque, des parents mal inspirés s'amusaient à donner à leurs enfants des prénoms tirés des acronymes d'organisations révolutionnaires. Aujourd'hui, on apprend qu'un couple de jeunes Egyptiens ont appelé leur petite fille... *Facebook*! C'est effarant. *Comment t'appelles-tu?* – *Facebook M'sieur!* Et cette pauvre créature va devoir maintenant traîner ce prénom idiot toute sa vie, victime de la barbarie du peuple.

LE RONCHON